

Liliane Lambert-Lorent

Le Paradoxe de l'ultime recours



Introduction

Une rencontre avec l'inéluctable se profile à l'horizon.

C'est le sort de toute particule dans l'univers, le destin de chaque être vivant.

Perdu dans cette multitude, l'homme est en quête d'immortalité.

Le premier cri poussé en ce monde s'inscrit dans la spirale infernale et redoutée d'une glissade irrésistible vers la mort.

La seule certitude est sa finalité.

L'homme se bat contre elle.

Il en sort vaincu.

Rien de lui ne survit que le souffle d'un souvenir.

Quelquefois.

Je ne suis pas prête : du moins pas au sens habituel du terme.

Je ne connais personne qui le soit.

Ma mort est programmée.

Par obligation.

Pas par Dieu.

Par moi.

Je jouerai pendant une infime seconde Son rôle.

Je le jouerai à la perfection.

L'apprentie dépassera le Maître.

Je n'en doute pas.

Mon éditeur verra l'opportunité de possibles best-sellers dans la réédition de mes écrits antérieurs et dans l'édition de ce chef-d'œuvre posthume lui adressé par mon exécuteur testamentaire le jour de mon grand voyage. Mes œuvres glisseront de la postérité d'un vivant vers la gloire réservée aux morts.

Un pourcentage intéressant de gens apitoyés par le sort de malheureux trop tôt ou trop vite disparus les achètera, la fortune de mes ayants droit sera faite.

Dans le cas contraire mes « productions » auront déboisé encore un peu plus la forêt amazonienne.

Dans tous les cas de figure, je serai poussière ou pourriture.

Je n'ai pas encore décidé de la destination de ma dépouille.

Les journaux déploreront – fallacieux espoir – ce départ prématuré.

Pourtant je n'ai plus 20 ans.

Je ne laisse pas d'enfant en bas âge.

Je ne laisse pas d'enfant.

Je laisse l'empreinte de ma fulguration.

De ma modestie aussi.

J'aimerais que la trace laissée ne soit pas celle de ma reptation.

Je n'emporterai pas avec moi dans l'obscurité de ma tombe ou la flamboyance de ma crémation tous mes concertos inachevés, je les léguerai.

Si j'en avais la volonté, je les détruirais.

Mais quel en est l'intérêt me direz-vous ?

Tue-t-on ses enfants parce que l'on quitte le monde des vivants ?

Je sais, parfois cela arrive mais peut-être pas dans les mêmes circonstances.

Je ne manque pas de courage pour ce faire ; je manque de force.

Je ne suis plus de taille à lutter.

Je ne l'ai jamais été : personne ne l'a été ou ne pourrait l'être.

Infiniment grands face à l'infiniment petit ou infiniment petits face au gigantisme de l'univers, nous sommes à tout jamais des bourreaux transformés en victimes.

J'aurais aimé que tout cela ne soit qu'une invention et sortir d'un chapeau magique avec un gentil lapin albinos, l'ultime victoire de la beauté sur la laideur, de l'imaginaire sur la réalité.

Du talent sur l'inaptitude.

Du bien sur le mal.

De la santé sur la maladie.

De tout ce qui peut triompher de son contraire.

Il n'en est rien.

J'ai effleuré d'un doigt gourmand la magie de la création.

Je me suis brûlé le doigt : il a été puni.

J'aime le doux euphémisme de cette image.

Ce n'est pas le doigt gourmand qui a été puni, c'est tout ce qui se trouvait derrière !

Et la création était plus maudite que magique !

Il y a une part de mystère dans la création.

Est-ce nous qui créons ?

Le talent vient-il d'ailleurs ?

De plus haut ?

De plus loin ?

De plus bas ?

Se greffe-t-il en nous comme des cellules anarchiques non rejetées par les vaillants combattants que sont nos globules blancs ?

Qu'importe...

Dans pas longtemps, ma souffrance se conjuguera au passé.

Puis elle disparaîtra au bout de l'éternité.

Je serai un article dans un journal.

Une ligne en bas de page.

Une pensée.

Puis plus rien.

J'avais du talent.

Les décideurs auront admis presque trop tard mes qualités artistiques.

J'ai hésité longtemps avant de me lancer.

Cette hésitation m'a-t-elle sauvé la vie jusqu'à ce jour ?

Y a-t-il le moindre rapport ?

Pourquoi y aurait-il une concordance ?

Si j'inversais le cours du temps ?

Le puis-je ?

Ma carrière était presque à son apogée.

Je mens, elle était à son apogée.

J'avais obtenu ce que j'avais demandé.

J'aurais dû demander plus. Ma modestie me perdra.

Ma modestie m'a perdue.

Non mon envie, mon ambition.

J'aurai été une étoile filante.

J'ai filé pendant de nombreuses années.

Mon éclat n'avait pas atteint la terre.

Au plus fort de mon scintillement, a surgi le trou noir.

Avant le trou noir, j'ai vu l'éclat du soleil.

M'y suis-je brûlé les yeux ?

Qui a dit méfiez-vous de vos rêves, parfois ils se réalisent ?

Vengeance d'un Dieu hostile à mon égard ?

Qui suis-je pour qu'Il abaisse les yeux sur moi ?

Il devrait avoir une vue perçante pour m'apercevoir à travers ces milliards de pantins dont Il manipule les ficelles !

Ce n'est pas de Lui qu'est venu mon succès !

J'ai attendu en vain en priant qu'Il se tourne vers moi !

Puis j'ai choisi !

De faire sans Lui !

Et voilà où j'en suis !

L'ai-je vexé de vivre cette vie sans vouloir lui faire don de la mienne ?

A-t-Il souffert de voir mon regard intrigué se détourner des cieux ?

Tout cela n'est-il que bêtise et totale superstition ?

Je planifie cette mort.

Je suis morte de peur.

Entre les mots et l'action, il y a la réalité d'un geste qui me glace de terreur.

Je ne pars pas par dégoût de cette vie bien au contraire, mais il est des morts qu'il faut pouvoir choisir.

Je choisis la mienne.

Mon geste sera jugé comme une manifestation de pure lâcheté par les biens pensants.

De folie par les autres.

C'est vrai que je fuis.

Mais refuser la paralysie de l'esprit, la dégénérescence du corps, est-ce vraiment une fuite ?

Et si vous saviez où je fuis ?

Vous sauriez qu'il me faut encore plus de courage pour accomplir ce geste.

Se détourner de Dieu et croire que l'Enfer existe.

Paradoxe ultime, non ?

Un courage certain est nécessaire pour franchir un pont en sachant qu'il ne va nulle part.

Nulle part n'est-il pas préférable à certains ailleurs ?

Il est des films qui vous donnent une telle vision de l'Enfer que vous choisiriez la sainteté et tout son cortège de privations pour lui échapper.

Vais-je retrouver tous les méchants et tous ceux qui n'ont pas pu, pas su ou pas voulu supporter la vie, là où je vais ?

Vais-je rencontrer les kamikazes japonais de la Deuxième Guerre Mondiale ?

Les fous de Dieu ?

L'Enfer existe-t-il pour les musulmans ?

Pourquoi ne pas leur demander plutôt que d'aller vérifier ?

Vais-je retrouver les suicidés qui par conviction, par héroïsme, par fatigue ou pour mille autres bonnes raisons franchissent le pas interdit ou sont-ils tous séparés pour ne pas mélanger les genres ?

« Les paroles sont aisées, l'art est difficile », tout le monde le sait.

Le savoir mourir est-il un art ?

Je suis en colère et c'est un doux euphémisme.

Si la colère pouvait sauver des vies, la rage qui grandit en moi sauverait des galaxies peuplées de milliards de gentils extraterrestres.

Au point où j'en suis, je peux même sauver les méchants extraterrestres hideux et garnis de tentacules.

Pourquoi cette furie ?

Parce que c'est trop injuste.

Il ne faut pas être diplômé de l'université pour savoir que la vie est injuste.

Il faut être philosophe pour accepter qu'elle soit juste la vie.

Cette iniquité, est donnée en partage à la majorité des êtres humains – spectateurs, lecteurs ou voyeurs privilégiés – tous les jours à la télévision, dans les journaux.

Point essentiel, cette injustice touche les autres.

La mort accidentelle d'un enfant, le suicide d'un jeune artiste faute de n'avoir pas été aimé pour ne pas dire ignoré, le massacre d'innocents par des pervers isolés ou en groupe, la mort horrible de gentils touristes emportés par des vilains tsunamis, la mise à mort par le froid d'un sans domicile fixe au milieu d'une foultitude d'indifférents bien au chaud, des tours qui s'écroulent dans le fracas d'une civilisation en péril, des gentils oiseaux mazoutés, des banques assassinant sans état d'âme aucun les petits épargnants, des méchantes multinationales qui détruisent une planète pour amasser le plus d'argent possible : voilà des faits sordides et tristes.

Ils arrachent une larme aux plus indifférents.

Ils permettent aux autres de verser leur obole sur un compte bancaire ouvert à cet effet et d'ainsi retrouver une bonne conscience.

Mais mon sort arrachera-t-il une larme à un quelconque quidam ?

Au contraire, je serai critiquée, vilipendée, voire oubliée ou peut-être comprise ou prise en pitié ?

Et quel bénéfice en tirerais-je de cette misérable pitié ?

Là où je serai ?

Je vais mourir.

J'ai peur.

Coucher cette sentence sur du papier ne change rien.

Je reste face à cette échéance maudite.

Dans mon rêve de création, le papier blanc marque sans le savoir le temps.

Une feuille remplie équivaut à une heure de ma vie.

Il y a des milliers de feuilles qui attendent d'être remplies par mes écrits.

Je ne gagnerai pas ce combat contre le temps.

Il restera tant de feuilles immaculées.

Je ne peux pas encore imaginer ce que seront mes derniers instants.

Je les vivrai dans la sérénité de la terreur.

Je marchais sur une route inconnue.

Un monstre a surgi.

Le monstre m'a engloutie.

Et l'histoire a fini.

Premier chapitre

Moi

Il est de coutume de parler de sa naissance, de son enfance, de son adolescence, de son âge adulte et enfin de sa vieillesse dans un ordre qui se veut logique.

Il est plus rare de disserter sur sa propre mort.

Il est moins rare de l'avoir planifiée de facto, une dissertation sur des données encore inconnues ne me paraît pas aisée.

J'ai commencé ce récit en parlant de ma mort future.

Je ne vous ferai pas l'injure de tout reprendre dans le sens inverse pour un contrôle de vos capacités à suivre le mouvement.

Je n'ai pas envie de parler de ma naissance.

J'y étais.

Forcément.

Vous le savez et je le sais.

Cette participation si elle semblait – on peut le subodorer – essentielle n'était, au niveau conscience du fait, qu'anecdotique.

Pour me faciliter les choses et vous éviter une dépense excessive en frais de kleenex, je commencerai donc ma vie, le jour de ma naissance artistique.

Il suivait de peu le jour de ma première décision de quitter ce monde gangrené par la violence.

Je dois avouer que depuis cette époque, le monde a évolué et pas dans le sens d'une amélioration.

Je pensais à cette époque que pour certaines personnes, ce monde réservait une part de bonheur.

En ces tristes jours de nos existences terrestres, il suffit d'ouvrir son poste de télévision pour avoir envie de s'immoler par le feu.

Mais revenons à mon premier désir d'aller voir ailleurs si mon âme pouvait s'y retrouver.

Était-ce un désir, une volonté ou comme les bouquins qui traitent du mal-être des adolescents le prétendent un appel au secours ?

J'étais adolescente et le mal-être était mon quotidien.

La mort avait toujours été ma compagne.

Camarade de jeu de mon enfance et compagne de mon adolescence, elle me murmurait des choses inavouables à l'oreille me pressant de la rejoindre dans son royaume de l'oubli.

Elle était antagonique de tout espoir.

Elle hantait mes pensées.

Certains pensent à Dieu, je ne pensais qu'à elle.

D'autres se construisent un futur.

Mon futur était « no future » avant que des milliers de jeunes ne l'utilisent comme slogan.

La recherche d'une fin à cette existence représentait mon seul avenir.

J'ai toujours été une enfant triste, sans beaucoup d'amis.

Cette tristesse, cette mélancolie qui accompagnait mes heures, je n'arrivais pas toujours à la cacher à mon entourage qui l'interprétait de façon totalement erronée.

Mon enfance avait été jalonnée de fugues où je cherchais à atteindre un ailleurs qui n'existait pas.

Je pouvais difficilement expliquer à mes parents interloqués par mon attitude qu'ils trouvaient absurde que cette fuite était le début d'une fin programmée par moi et qu'en fait je cherchais une arme qui ne serait pas trop compliquée à manier pour mon statut d'enfant.

Une mort sur un chemin solitaire, mourir de faim, mourir de froid, rencontrer un tueur en série, un pervers isolé ?

Pourquoi pas ?

L'époque considérait qu'une enfant n'avait pas de désir de mort.

Plus tard, l'époque comprendrait que ce désir existe en chacun de nous et que la valeur n'attend pas le nombre des années.

Le jour où ma décision de quitter ce monde gangrené par la violence se transforma en action advint.

Ce fut un jour de chaos pour moi, et surtout pour la famille.

Il y eut cette certitude de solitude dans la maison familiale.

Il y eut ce choix de lames de rasoir.

Il y eut pour anesthésier les poignets cette eau glaciale coulant bruyamment dans la baignoire suivi d'une cascade de sang.

Il y eut ce cri qui n'était pas le mien.

Il y eut ce grand trou noir et...

Il y eut ce tunnel au bout duquel devait se trouver la réponse ou l'absence de réponse qui en était une.

Il y eut cette silhouette à peine entrevue et cette voix magnifique émanant du porteur de lumière :

- « *Retourne d'où tu viens, tu n'as rien à m'apporter...*

Lorsque brillera enfin la lumière pour toi, cette flamme par moi apportée et à toi donnée, ce sera le moment... »

Il y eut le retour dans un hôpital où la chaleur humaine des soignants face à une tentative de suicide correspondait au zéro absolu.

En fait, vous pouvez supprimer la voix magnifique du porteur de lumière, c'est bidon.

La seule lumière fut celle de la salle d'urgence.

J'avais envie pendant une infime seconde de vous faire un peu de bien et de vous faire croire que...

Pas trop déçus ?

Si...

Oui je vous imagine jetant ce livre sans espoir par la fenêtre.

Avec ma chance vous pourriez blesser un quidam.

Admettez que je vous ai bien eu !

Non ?

Alors reprenons.

L'appel au secours n'a pas été reçu 5 sur 5 parce que, après cette tentative ratée puisque si vous n'arrivez pas à vous flinguer vous avez raté votre tentative (paradoxe amusant ou pour une fois le ratage est souhaité : enfin je l'espère), dans les faits : rien n'avait changé.

Plutôt que de m'en reprendre à une victime innocente du chaos – en l'occurrence moi – je décidai de maudire le monde entier par voie du papier.

Je laissai couler mon fiel sur une page blanche.

Ma haine s'incarna par le biais d'alexandrins et j'entrai alors dans le monde des poètes maudits.

Poètes maudits étant à mes yeux ceux qui écrivent bien et qui ont beaucoup de difficultés à se faire éditer.

Je perdis un ami.

Égaré dans un monde de souffrance, le chemin qu'il trouva fut pour lui un chemin de liberté.

Pour moi un chemin de douleur.

Il réussit ce que je ratai : son départ vers un monde que, j'espère, il trouva meilleur.

Sa mort donna des ailes à mon talent.

Des poèmes de pure douleur jaillirent de mes doigts.

Mon esprit pleura des larmes de sang.

Je maudis Dieu, pour sa cruauté, pour avoir permis qu'un « gentil » s'en aille, alors que s'enrichissaient les « méchants », je lui dis à ce Dieu d'aller se faire voir : j'imagine qu'Il en a entendu bien d'autres.

Je lus beaucoup d'ouvrages qui parlaient de l'Autre et par de sombres invocations, j'invitai l'Autre dans mon champ de vision.

Les invocations n'avaient rien de vraiment sombres, il n'y eut pas d'animaux ni d'enfants sacrifiés ni de retournement de crucifix.

Simplement un échange de mots.

Lorsque je dis échange, c'est un peu exagéré, parler au Diable c'est comme parler à Dieu, il n'y a pas beaucoup de répondant dans la réalité.

Ce n'est pas comme au cinéma, un démon séduisant ou rusé qui vient frapper à votre porte.

L'appel à Lucifer se résume au même mode d'emploi que l'appel à Dieu.

Mon Dieu pourquoi suis-je là ?

Pourquoi j'en ai marre ?

Pourquoi Tu ne fais rien ?

Et pourquoi est-ce que le seul bruit que j'entends pour toute réponse est celui du tic-tac de l'horloge ?

De toute façon si Dieu ne répondait pas pourquoi l'Autre l'aurait-Il fait ?

Mais le miracle advint, mes poèmes furent édités.

Je vous sens, à cet instant, beaucoup plus attentifs.

La question est en suspens.

Comment nomme-t-on les réussites venues de l'Autre Côté ?

Une coïncidence ?

Un appui ?

That is the question ? comme dirait l'autre.

De poétesse, je bifurquai vers le théâtre, où j'entrai de pleins pieds dans l'écriture théâtrale, dans l'écriture romanesque.

Un livre fut publié.

D'autres livres furent publiés.

Les livres me faisant connaître, mes pièces intéressèrent des metteurs en scène.

Les représentations attirèrent le public.

Une masse d'anonymes désira me connaître.

Pourquoi, vient-elle nous casser les pieds avec un conte de fées où la méritocratie est enfin récompensée s'interrogeront les amnésiques de la magie de l'enfance ?

Voilà une bonne question.

A-t-elle une bonne réponse ?

J'en étais là de mon parcours.

Pièces de théâtre, romans, succès frappant à la porte.

J'ai ouvert cette porte.

Avez-vous déjà goûté au parfum exquis de la réussite ?

Il n'a pas ce goût amer évoqué par certains.

Vous n'êtes plus anonyme dans une foule, les gens vous connaissent.

Mieux.

Ils vous reconnaissent.

Ils vous disent presque qu'ils vous aiment – pas tout à fait peut-être – mais ils aiment vos créations, vos enfants.

Le compte en banque va vers une obésité salvatrice et des gens qui ne vous auraient pas tenu une porte, par simple politesse, se voient dans l'obligation de vous recevoir, de vous complimenter.

Il y a de la jouissance à être connue, ce n'est pas encore l'orgasme parfait ni le résultat du titillement du point « G » mais on s'en approche.

Chaque fois que je terminais une œuvre, ô quel mot, « œuvre », j'en enfermais une copie dans un grand coffre en chêne que j'avais acheté à cette fin.

Pourquoi me direz-vous ?

C'était le côté magique de la réussite.

Cette idée m'avait été soufflée un soir par je ne sais qui ou dans un livre que j'avais lu et j'avais trouvé l'idée pittoresque sans savoir que cette originalité était la mesure de ma réussite.